



Copenhague entra de nouveau, avec des façons de tempête. (Page 391.)

moulins écartés et les auberges des grandes routes?

Un seul fait pourra donner une idée de leur confiance.

En l'an VIII, un jour, dans les ruines du château, on était en train de faire le partage d'une prise récente, quand un tondeur de chevaux des environs, poussé par son zèle, vint annoncer l'approche d'une brigade de gendarmerie.

— S'il n'y a qu'une brigade, dit Schinderhannes, ce n'est pas la peine de nous faire du sang noir pour si peu. Que chacun prenne ses armes et descende! Nous n'en ferons qu'une bouchée.

Ils descendirent, en effet, dans la plaine avec l'intention de livrer un combat en règle à ce qu'on appelait encore la maréchaussée. Il ne se passa cependant rien, parce que les gendarmes ignoraient que l'ennemi fût si près d'eux.

Le Schmittbourg fut le théâtre d'une autre scène qui se rattache au commencement de notre récit.

Tous les bandits étaient autour du feu, alimenté par deux arbres, devant un cerf qu'on faisait rôtir. La nuit tombait. Un air de trompe se fit entendre.

On connaissait ce signal, on savait qu'il annonçait l'arrivée d'un ami.

Quelques instants après, on voyait entrer Carl Benzel.

Il était en costume de hussard noir.

— Ah! Carl, s'écria Schinderhannes, en lui tendant les bras; d'où viens-tu? Veux-tu encore être des nôtres?

— D'où je viens? répondit l'ancien camarade après avoir vidé un verre d'eau-de-vie. J'arrive de l'armée, je déserte. Cela me coûtera deux onces de plomb qu'on me mettra dans la tête, si l'on m'attrape.

— Tu sais bien qu'ils ne te tiennent pas, puisque tu es avec nous.

Et Schinderhannes ajouta :

— Mais, petit, raconte-nous donc ton histoire?

— Ah! ce ne sera pas bien long à dire.

— Va toujours.

— Quand je vous ai quittés, mes amis, il y a dix-huit mois, ayant mon violon pour tout bagage, l'envie de faire le ménestrel de porte en porte ne pouvait me tenir bien longtemps. Je sortais d'une vie agitée, et je voulais la reprendre, mais sans risques. Je m'enrôlai. J'ai fait les cent diables à l'armée, où c'est permis. A la longue, la discipline m'a paru lourde. Une vieille bête de lieutenant, qui ne sait même pas épeler son nom, a voulu se moquer de moi; je l'ai appelé *ganache*, cas pendable, et j'ai pris de la poudre d'escampette pour revenir parmi vous. Voilà toute mon histoire.

Le cerf était cuit; on se mit à table; on mangea et on but toute la nuit.

Sur la fin de ces ripailles, Carl Benzel s'était approché de Schinderhannes.

— Capitaine, lui dit-il, quand je suis parti, tu m'as retenu ma masse, en me disant qu'on n'emportait rien; aujourd'hui que me voilà de retour, je réclame ce qui m'appartenait alors. Veux-tu me le faire rendre?

— Non.

— Quoi! encore non?

— Écoute, reprit Schinderhannes, j'ai pour toi beaucoup plus de complaisance que pour tout autre. Tu as voulu nous quitter, c'était bien; tu veux revenir, c'est bien encore. Quand on quitte de braves gens sans motifs sérieux et qu'on revient les trouver sans raison solide, on agit en homme capricieux et non en homme sûr. Dans tous les cas, on ne peut plus être considéré que comme la moitié d'un ami. Je veux bien toujours te regarder comme un bon camarade, mais je ne te rendrai pas ton argent.

— Eh bien, n'en parlons plus, dit Carl Benzel.

— C'est ce qu'il y a de mieux pour toi.

En dehors de ces orgies, la vie des brigands était toujours la même. Un nouvel attentat acheva d'exaspérer le commissaire général. Il n'est sans doute pas inutile de rapporter les principales circonstances de ce crime.

Dans la nuit du 2 au 3 germinal an X, vers onze heures, trois hommes frappent à la fenêtre du moulin de Hahlers-Hutte, canton de Stromberg. Ils se donnent pour volontaires de la garde de police et demandent à entrer pour exercer leurs fonctions. Simon Hoch, le meunier, refuse d'admettre des inconnus.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

C'est ainsi que, sur six bourgeois qui passaient dans la rue, et qui entrèrent dans la cour quelques instants après l'événement, et trois ou quatre minutes avant l'arrivée de Gaston de Gèvres, c'est ainsi, disons-nous, que sur six bourgeois sincères, loyaux dans leurs rapports commerciaux avec leurs commettants, trois purent sans scrupule (parce qu'ils le disaient consciencieusement) se faire l'écho de la foule théâtrale organisée par Fragon, en affirmant que le dernier venu dans la cour de l'hôtel, c'est-à-dire Gaston de Gèvres, avait une figure sinistre et tremblait de tous ses membres comme un coupable.

Le commissaire, qui dînait en ce moment, en entendant dire que six bourgeois, des plus notables du quartier, venaient déclarer une tentative d'assassinat commis sur la personne du plus riche banquier de la rue d'Hauteville, se leva en toute hâte et vint recevoir la déclaration des témoins.

Disons que, pour rien au monde, la foule réelle, c'est-à-dire la bande à Fragon, n'eût témoigné auprès du commissaire dans cette